

## ***Bats-toi ! Bats-toi !***

« Comment tu viens de m'appeler ? Répète un peu ?

La voix stridente déchira le froid matinal d'Aberdeen, perçant les tympans et couvrant le brouhaha habituel de la cour d'école. Mary n'était pas du genre à se laisser faire ! Mince, vive et leste, elle pivota sur ses talons pour fixer son accusateur — un gamin maigre aux cheveux noirs avec un sourire mauvais sur le visage — dans le blanc des yeux.

— Comment tu viens de m'appeler ? insista-t-elle.

— J'ai dit que tu étais une sale petite morveuse, répondit-il avec un rictus moqueur. Et c'est bien ce que tu es !

On aurait presque vu la tignasse rousse de Mary se hérissier d'indignation devant un tel toupet.

— Tu n'as pas le droit de me traiter de quoi que ce soit ! Et surtout pas de morveuse !

— Je vais me gêner ! siffla le petit voyou. J'ai vu ton vieux rentrer en titubant hier soir.

Son imitation de la démarche d'un ivrogne provoqua l'hilarité générale. Mary vrilla ses yeux bleu acier sur le crâne de son ennemi. Quelqu'un cria :

— Tu vas y avoir droit, mon gars ! Méfie-toi de Mary la Furie.

Le regard arrogant céda la place à une grimace de pure terreur alors que le poing de la rousse, surgi de nulle part,

envoya le jeune garçon au sol.

Des cris s'élevèrent :

— Bats-toi ! Bats-toi ! et bientôt tous les écoliers firent cercle autour de la petite rousse et de son adversaire. Tous savaient ce dont Mary la Furie, ou Mary la Fougueuse comme certains préféraient l'appeler, était capable.

Une fillette la tira par la manche :

— Laisse-le, Mary. La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe. Ne fais pas attention à lui. Ce vilain menteur passe son temps à traiter d'ivrognes les pères des autres enfants. »

Mais Mary fit la sourde oreille et les deux protagonistes se retrouvèrent bientôt en train de se tirer les cheveux et de s'envoyer des coups de pied dans les tibias. La bagarre faisait rage, lorsque la voix du maître résonna de l'autre côté de la cour de récréation.

Une énorme bosse saillait au-dessus de l'œil gauche de Mary. Ne supportant pas l'idée que ses camarades puissent se moquer d'elle, elle prit ses jambes à son cou et partit. Elle pleurait tout en courant :

« Personne ne doit savoir. Personne ne doit vraiment savoir ce qui se passe. »

De fait, personne ne connaissait l'étendue des problèmes de Mary. Beaucoup d'hommes de son quartier se saoulaient, mais pas tous les soirs ; le père de Mary, si. Ils ne dépensaient pas tout leur salaire au pub plutôt que de le rapporter à la maison ; le père de Mary, si. Ils ne frappaient pas leur épouse et leurs enfants ; le père de Mary, si.

Les autres enfants n'avaient pas besoin de cacher leurs bleus sous de vieux habits troués. Mary, si. Ils n'entendaient pas les cris étouffés de leur mère derrière la cloison alors

qu'elle tentait de se défendre. Marie, si. C'était là son terrible secret.

Luttant contre le vent, Mary sortit de la ville et courut jusqu'à un endroit où elle sentit l'odeur de la mer lui picoter les narines et éprouva un goût salé au bout de la langue. Arrivée au bord de l'eau, elle regarda avec ravissement les chevaux blancs de l'écume caracoler sur le sable.

Elle se joignit à leur danse joyeuse, franchissant les vagues bouillonnantes les unes après les autres. Une petite embarcation amarrée au port était ballotée par les flots. La plage était comme un creuset de nature. Mary était ravie de se trouver là. Peu importait si ses pieds étaient mouillés... ils finiraient par sécher.

Pour reprendre son souffle, elle marcha le long du rivage, rêvant à mille et une choses. Son regard tomba sur une coquille de moule magnifiquement colorée, bleu nuit et brillante. Alors qu'elle se baissait pour la ramasser, elle se souvint de toutes les fois où elle était allée à la pêche aux coquillages avec son frère Robert.

Robert. Le nom lui donnait encore envie de pleurer. La douleur de sa mort ne s'était pas estompée.

« Pourquoi a-t-il fallu qu'il meure ? C'était mon grand frère. Il serait devenu le missionnaire que Ma appelait de ses vœux. Elle aurait été tellement fière de lui ! Mais Dieu l'a repris. »

C'était une accusation. Mary était une petite fille très en colère, mais une pensée la frappa subitement :

« Il manque encore plus à Maman qu'à moi, mais elle ressent sa mort différemment. Comment peut-elle être tellement triste et en même temps tellement heureuse ? »

La mère de Mary était contente que Robert soit au ciel, mais Mary aurait simplement voulu qu'il soit là, à côté d'elle, en train de ramasser des coquillages et du bois flotté.

« Je suppose qu'elle est heureuse qu'il soit avec Jésus. »

Mary ne savait pas trop que penser de Dieu. Mais sa mère croyait en lui et sa mère était une femme de valeur. Devrait-elle l'imiter et croire elle aussi à ce Jésus ?

Une bourrasque soudaine fit voler du sable sur son visage. Il réveilla la blessure qu'elle portait au-dessus de l'œil et Mary se souvint des moqueries et des commentaires cinglants de ses camarades. Les plaisanteries méchantes lui faisaient toujours plus mal que les coups physiques. Si ses camarades craignaient la petite rouquine coriace, au fond d'elle se cachait une enfant douce et sensible.

Mary repensa aux jours heureux d'autrefois... quand son père ne buvait pas encore autant. Mais la mort de Robert avait été plus que monsieur Slessor ne pouvait supporter. Depuis, elle ne se sentait plus jamais en sécurité avec lui.

Mais ce qui l'horrifiait le plus, c'étaient les sanglots de sa mère le soir. « Elle pense que je ne l'entends pas quand ils vont se coucher. Mais je l'entends et c'est horrible. De savoir que quelqu'un est au courant la tuerait. »

Debout au bord de l'océan glacé, Mary sentit le froid pénétrer dans son cœur. Elle frissonna. Il y avait tellement de choses qu'elle ne comprenait pas et qui la troublaient ! Et la terrifiaient même !

Les gémissements de sa mère le soir, ses efforts désespérés pour tenter d'échapper aux mains brutales de son mari. Puis le bruit sourd des bottes en cuir s'acharnant sur une peau fragile. Avant même d'être assez grande pour atteindre

le tiroir du haut de la commode, Mary avait compris qu'elle devait à tout prix éviter son père quand il avait bu. Plus elle grandissait, plus elle savait de choses. Elle savait ce dont un homme était capable quand il était saoul. Elle savait ce que c'était que de voir un homme et une femme vivre ensemble dans la haine et la peur. Elle savait ce que c'était que d'assister à tout cela quand on était enfant.

Mary essuya le sable sur son visage et se laissa tomber sur une dune. Elle se creusa un petit nid entre les touffes d'herbes et commença à jouer à la maîtresse : son jeu préféré. Curieusement, ses écoliers imaginaires étaient toujours des petits Africains. Les histoires que sa mère lui racontait sur le travail missionnaire en Afrique, particulièrement au Calabar, nourrissaient sa soif d'aventures.

Mary imagina qu'elle était missionnaire en Afrique plutôt qu'écolière près de la mer du Nord. Le vent glacial et l'océan tumultueux devinrent la brise parfumée de la jungle et une rivière fumante. Ses coquillages se transformèrent en un groupe de petits Africains sages.

« Maintenant je vais vous apprendre l'alphabet... A comme animal, B comme banane...

Cependant, dès qu'elle sentit son estomac crier famine, elle déclara :

— Très bien les enfants, vous avez bien travaillé ; il est temps maintenant de rentrer chez vous. »

Alors que Mary s'apprêtait à repartir, elle se demanda si elle verrait un jour l'Afrique de ses propres yeux. À quoi ressemblerait sa vie ?

« Maman ne pense pas que je serai un jour missionnaire. Elle se met à rire dès que quelqu'un évoque cette idée. 'Mary missionnaire ? J'en doute, avec le caractère qu'elle a !' »

Maman dit que les missionnaires ne devraient pas avoir mauvais caractère. »

Mary soupira ; elle avait du mal à dompter son caractère. Les mots sortaient de sa bouche sans qu'elle puisse les arrêter. Elle les sentait parfois sur le bout de la langue, luttant pour franchir la barrière de ses dents et lui attirer des ennuis.

Si, de rares fois, elle arrivait à les garder prisonniers dans sa gorge, le plus souvent, ils s'échappaient et provoquaient des dégâts. Heureusement, Mary savait qu'elle n'arrangerait rien en les accompagnant de coups de pied et de poing.

Alors qu'elle prenait le chemin du retour, elle se souvint :

« Maman touche sa paie aujourd'hui. Si elle se dépêche d'acheter à manger avant de rentrer, ce sera toujours ça que Papa ne dépensera pas au pub. »

Se faufilant par la porte de derrière, Mary prit soin de passer loin du corps massif de son père endormi. Il était midi passé et il était toujours inconscient. Il a encore dû trop boire hier soir ! songea Mary. Elle chassa cette pensée et ressortit dans la cour.